GAUTIER DE CHATILLON, POETE ÉPIQUE DANS L'«ALEXANDREIDE». QUELQUES OBSERVATIONS

Ce n'est pas sans hésitation ni scrupule que, répondant à l'aimable invitation qui m'a été faite, j'ai accepté de venir vous présenter un exposé sur Gautier de Châtillon. C'est que, à côté des spécialistes qui participent à ce colloque, je suis en quelque sorte un marginal, voire un amateur. J'ai publié, il y a un peu plus de dix ans, dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* [1] un petit essai sur notre auteur, développement d'une conférence que j'avais faite ici même, dans le cadre des séances organisées par le secrétaire local de cette association, le regretté J. Defradas. A l'occasion d'un travail sur Juvénal et d'une recherche sur la «fortune» du satirique, j'avais rencontré le nom de notre poète dans la liste de ceux qui s'en étaient inspirés, parfois fort étroitement, dans leurs propres satires, mais c'est surtout l'*Alexandréide* qui attira mon attention, car c'est à la poésie hexamétrique que je m'intéressais principalement. Je ne reviendrai pas sur les caractères généraux du poème de Gautier de Châtillon que j'ai retracés dans l'article précité, auquel je renvoie par conséquent. Je voudrais simplement dégager ici quelques aspects spécifiques de ce poème épique, composé il y a presque exactement 800 ans [2], qui donnent à son auteur une place tout à fait propre dans la cohorte des épigones virgiliens.

*

Dans son livre sur la littérature latine du XIIème siècle, le P. J. de Ghellinck souligne l'importance de l'*Alexandréide* qu'il considère comme le meilleur poème épique latin du Moyen-Age ; l'auteur, écrit-il, «a su renouveler sur la base historique de Quinte-Curce, l'intérêt de l'histoire d'Alexandre, depuis longtemps sacrifiée à la popularité de la légende. Il y a réussi avec un fini de facture, une émotion vraie et une aisance classique digne de l'humanisme» [3]. Il remarque combien se prêtait à un traitement épique le cycle d'Alexandre qui «fait pénétrer dans l'âme occidentale la lumière du merveilleux d'Orient et les fables éblouissantes de

l'hellénisme finissant» [4], mais il constate aussi qu'en donnant tout son relief à la figure d'Alexandre, en «demeurant fidèle à écarter ce qui y est contraire et sans trop se soucier des légendes attachées au nom de son héros à travers tout le Moyen-Age», Gautier a réussi une épopée qui mérite ce nom [5]. De son côté, celui qui a consacré à notre poète le travail le plus solide, Carlo Giordano [6], rappelant que l'*Alexandréide* fut substituée à la lecture de Virgile et de Lucain dans les écoles, estime que le poème est l'expression la plus complète de la vie intellectuelle au XIIème siècle et que son succès s'explique par le fait qu'il fut construit suivant les exigences éthiques et esthétiques du temps [7]. Toutefois, il se montre relativement restrictif dans la mesure où il voit en Gautier un versificateur plus qu'un poète, essentiellement préoccupé de transposer en hexamètres, en la délayant, l'*Histoire d'Alexandre* de Quinte-Curce ; il est à ses yeux presque totalement dépourvu d'invention et de puissance créatrice [8]. En revanche, il lui reconnaît le mérite de la forme : il est très supérieur à ses contemporains pour la connaissance de la langue et la construction de l'hexamètre [9]. J. de Ghellinck souligne lui aussi l'excellence de la forme ; «essentiellement classique, nourrie de réminiscences de Virgile, de Lucain et d'Ovide, elle est marquée de toutes les qualités poétiques que garantit l'assimilation des meilleurs modèles, avec la régularité de la césure, l'évitement de l'hiatus, l'absence presque totale des finales trop longues, à quatre ou cinq syllabes, et la fidélité aux termes concrets, sans sympathie pour les mots abstraits et sans concession aux goûts de l'époque pour la rime» [10].

Il est certain que Gautier a voulu être, par-dessus tout, un continuateur de Virgile ; il s'est rédigé une épitaphe, imitant de fort près celle du poète de Mantoue, et dans laquelle il se targue de son immense gloire [11] ; il se peut aussi qu'il ait écrit des *Géorgiques* sur le modèle de celles de son prédécesseur latin [12]. Dans l'*Alexandréide*, l'imitation virgilienne tient un rôle tout à fait considérable. Si la division en dix livres reproduit celle de l'ouvrage de Quinte-Curce, en revanche, le poète transpose dans son œuvre bien des éléments du poème virgilien et des constituants traditionnels de l'épopée antique. Par exemple, il y a une Invocation à la Muse (I, 1-5), une descente aux Enfers (X, 55-107), une description du bouclier de Darius (II, 496-539) qui reprend celle du bouclier d'Énée (*Aen.* VIII, 626-728) ; l'amitié qui unit dans un combat malheureux deux héros, Symmachus et Nicanor (IX, 77-146) rappelle très exactement le célèbre épisode virgilien de

Nysus et Euryale (*Aen.*, IX, 176 sq.). Il y a aussi des éléments repris de Lucain et Ovide, des *Punica* de Silius Italicus, de l'*Achilléide* et de la *Thébaïde* de Stace, voire du *De consulatu Stilichonis* de Claudien [13]. Mais, en cela, Gautier ne fait que se conformer à la tradition antique de l'épopée et il n'est pas plus scandaleux de le voir transposer des passages entiers de l'*Énéide* que de voir Virgile faire la même chose à partir des poèmes homériques ; tout le problème réside dans la valeur de cette transposition. Or, le personnage d'Alexandre, tout auréolé de légende, particulièrement au temps de Gautier, et qui, par conséquent, dépasse l'histoire, constitue un héros épique tout aussi valable qu'Énée, et cela d'autant plus que l'auteur a pris bien soin de faire d'Alexandre le personnage central et de son combat avec Darius l'élément moteur du poème [14], ce en quoi, d'ailleurs, il suit non pas Virgile, mais Lucain [15] ; il donne une importance primordiale aux batailles d'Issus et d'Arbèles et réduit la place accordée aux généraux macédoniens ; il accentue le caractère héroïque et vertueux du personnage, gommant tout ce qui pourrait le ternir, comme l'assassinat de Clitus, l'exécution d'Hermolaus et de Callisthène, en sorte qu'il apparaisse fort bien, comme dans l'épopée antique, que la carrière du héros et sa victoire ont été voulues par les Dieux et le Destin.

Certes, Gautier a inséré au milieu de tout cela des éléments étrangers à l'épopée gréco-romaine, par exemple empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament : allusion à la Tour de Babel (V, 438), au passage de saint Paul à Corinthe (I, 207) à la naissance du Christ (I, 420-426) ; Alexandre parle lui-même comme un personnage de la Bible (II, 351 ; VII, 34 ; 43) ou comme un chevalier du XIIème siècle (IV, 500-512) ; sur le monument funéraire de la femme de Darius (IV, 176-274) est retracée l'histoire du peuple juif depuis la création du monde, gravée par Apelle dont il fait un artiste juif [16]. Ce genre d'anachronisme ne doit pas nous surprendre : il est courant dans les romans antiques de l'époque et on le retrouve dans les miniatures des manuscrits, mais il est évident qu'il se rencontre aussi dans l'*Énéide* par rapport aux réalités du monde homérique.

On peut dire la même chose de la présence dans le poème d'entités morales et de figures abstraites personnifiées, telles que Furie, Avarice, Luxure, Orgueil etc. ; cela aussi n'est pas étranger à l'épopée latine classique et certaines d'entre elles remontent sans doute à Virgile lui-même.

Plus caractéristiques des goûts et des préoccupations du temps peuvent apparaître les tendances apologétiques de l'auteur qui considère certains faits d'un point de vue moralisateur, clérical et religieux, par exemple lorsqu'il trace un portrait conventionnel d'Aristote (I, 59-71) et lui donne la figure d'un philosophe scolastique dans l'exhortation à Alexandre qu'il lui prête (I, 82-183) ; mais il est bien connu que l'œuvre de Virgile, pour ne parler que d'elle, se prête facilement à des interprétations philosophiques ; et que dire des préoccupations politiques dans la *Pharsale* ?

*

Par conséquent, par sa volonté de calquer le modèle virgilien, et en dépit de certains excès, Gautier reste bien dans la ligne des épiques post-virgiliens. C'est ce qu'ont fort bien vu les rares spécialistes qui se sont occupés de notre auteur et ont souligné chez lui, ainsi que je le disais à l'instant, la perfection de la forme. Je voudrais maintenant dépasser le vague de cet énoncé et consacrer la suite de cet exposé à dégager quelques caractéristiques formelles du style de Gautier.

A. Je relèverai tout d'abord des traits qui ne sont pas nécessairement spécifiques de l'auteur lui-même, mais qui, en tout cas, se trouvent moins ordinairement dans l'épopée classique et par lesquels, en conséquence, au-delà de la reproduction du modèle virgilien se marque la personnalité de notre poète.

1. Notons en premier lieu une tendance marquée pour un ton solennel et emphatique, dont voici quelques exemples :

I, 115 *Parce humili, facilis oranti, frange superbum*
II, 1 *Vltorem magnum patriae iam fata minantem*
IX, 1 *Vltima terribilis Macedum sensura tumultus*

Mais ce n'est qu'une forme du goût général de Gautier pour la grandiloquence, l'emphase oratoire qui se manifeste de la façon la plus frappante par la recherche des tours périodiques : ainsi, au livre I (12-26), la dédicace à l'archevêque de Reims, au début du livre II, v. 1-17, au livre III où nous trouvons des tours périodiques de 17 (v. 140-156) et de 14 vers (v. 258-271) ; ce ne sont que quelques exemples parmi de très nombreux autres. Une forme particulière de ces périodes est constituée par celles qui sont fondées sur l'anaphore, soit d'un adjectif ou adverbe

démonstratif, soit d'une conjonction de subordination repris un grand nombre de fois ; ainsi :

I, 191-193 *Iam timor omnis abest, iam spes praeiudicat annis*
iam fruitur uoto, iam mente proteruit in hostes,
iam regnat, iam seruit ei quadrangulus orbis.

VII, 25-36 *Si fuit indignum tanto diademate cingi*
totiusque Asiae Darium ditione potiri,
si male subiectos rexit, si iura tyrannus
publica, uel patrias tentauit soluere leges,
si ciues armis populumque tyrannide pressit,
si cum iudicio resideret, censor iniquus
auertit surdas a causa pauperis aures ;
si partem iniustam corruptus munere fouit,
si mihi persuasit funesta pecunia, iustum
uendere iudicium, si fundum tristis auitum,
et patrias uites, per me sibi fleuit ademptas
filius exhaeres, si iura fidemque persosus

43-45 *Sed si iustitiae cultor, si iura secutus*
nil egi, nisi quod rationis littera dictat

51-52 *Quod si fixa Deum manet imperiosa uoluntas,*
si mihi fatorum series immobilis, auras

Cf. encore I, 203-204 : 4 *quam* ; 437-439 : 5 *tot* ; 486-488 : 5 *cum* ; II, 451-454 : 6 *nunc* ; VI, 91-93 : 4 *nunc.*

Ce goût se traduit aussi par l'association, l'accumulation de groupes anaphoriques ; ainsi I, 123-142 : 3 *dum* (123-124) ; 4 *quot* (133-135) ; 5 *hic* (139-142).

2. Relevons en deuxième lieu des passages où le style de l'auteur se caractérise par une certaine préciosité ou peut-être même encore par une forme alambiquée de l'expression ; certaines d'entre elles peuvent, il est vrai, être mises au compte d'une convention du langage poétique dont la poésie augustéenne, notamment, offre maints exemples ; ainsi :

II, 226-227 : Précision d'ordre temporel :

Iam tertia sparserat ignes
explicitum tenebris rutilos aurora per orbem

I, 396-401 : notation géographique et topographique :

Tertia pars orbis, cuius ditione teneri
olim dicta fuit, eius quoque nomen adepta est,

haec Asia est, uasto quam gurgite solis ab ortu
terminat Oceanus, et ab austro extendit in arcton
a Borea Tanais, simul et Maeotidos unda
claudit, ab Europa nostrum discriminat aequor

On pourrait citer maints autres exemples, tels les vers I, 246-267 où Gautier évoque l'équipement des soldats et l'organisation de l'armée [17]. On peut certes dire que ces passages où abondent notamment les périphrases doivent ce caractère à la difficulté de faire entrer certains mots dans l'hexamètre ou d'exprimer par ce moyen certaines notions ; il faut alors constater que ce qui entre en jeu c'est moins la manière de dire les choses que le fait même de les dire. Mais surtout, là aussi se manifeste le goût de l'auteur pour l'amplification oratoire, la redondance, ce qui aboutit à de longs développements pour dire des choses apparemment simples ; par exemple en I, 239-248, il faut dix vers pour annoncer l'arrivée du printemps et le départ en campagne d'Alexandre :

Mensis erat, cuius iuuenum de nomine nomen,
a quo uitis habet quod floreat, uua propinet
quod bibat autumnus et quod sibi bruma reseruet,
cum tumet in fructum seges ardua, iamque parabat
retrogradum Phoebus radiis incendere Cancrum,
cum Macedo assensu pariter uulgique ducumque
in regem erigitur, lectosque ad bella quirites
diuidit in turmas, quorum bis millia bina
quingentique equitum numerus fuit, omnibus idem
impetus armorum, sed eos discriminat aetas.

3. J'observe ensuite un goût très prononcé du poète pour les formules frappantes, les *sententiae* qui en font dans ce domaine l'héritier des rhéteurs plus que de Virgile, et aussi sans doute de Lucain principalement. Les exemples abondent chez lui de ce type de vers, souvent avec forte antithèse, dans la meilleure tradition de la rhétorique antique :

I, 58 *Et praeceps teneros audacia praeuenit annos* [18]

I, 103-104
Non eget externis, qui moribus intus abundat
Nobilitas sola est animum quae moribus ornat [19]

II, 199-200
Lex mihi naturae posita est sine lege moueri
solaque mobilitas stabilem facit

II, 465-466 *aurum*
uincendum est ferro

V, 301 *Incidis in Scyllam cupiens uitare Charybdim*

4. Comme les rhéteurs également, Gautier aime bien tous les procédés de style fondés sur l'emploi des sonorités. Toutefois, il faut dans ce domaine distinguer plusieurs degrés :

a) En premier lieu, comme les poètes latins, Gautier utilise très abondamment l'allitération, avec éventuellement le renfort de l'homéotéleute ; on peut en distinguer plusieurs formes.

— Ce que j'appellerai l'*allitération de cohérence*, c'est-à-dire que, comme dans la poésie latine la plus ancienne, l'allitération est utilisée comme un élément d'unité et de cohérence du vers ; il s'agit là d'un procédé tout à fait traditionnel de la poésie épique [20] :

II, 105 *Axibus auratis argentea praetulit ara*

IV, 51-52

Aestuat ager amans a consuetudine stupri
ortum coniectans raptae et raptoris amorem

V, 387 *Vix licuit uicto sola cum naue reuerti*

VII, 141-142

Aut incompositus eat, aut incurrat inermis
armatas acies, patricidas acrius urit

Il est des vers où plusieurs allitérations remplissent conjointement le même rôle :

V, 384 *Sic sic uictorem uersa uice femina fregit*

— Ce dernier type de vers est très proche de ceux où l'allitération, élément de structure, sert à en distinguer les différents éléments ; cette disposition appartient elle aussi à la tradition épique la plus ancienne :

I, 121 *Pugnantem precibus, monituque minisque tonantem*

I, 250 *Testis militiae et probitas sub patre probata*

VII, 119-120

fatale flagellum
agmen agit Macedo

On rencontre dans certains vers l'association des deux types d'emploi de l'allitération précités :

VI, 363-364

Mortis more mori : ueterum per gesta parentum
per pretiosa precor quondam praeconia Patrum

— Proches des précédentes, mais différentes tout de même par leur utilisation et leurs résonances stylistiques sont les allitérations employées en forme d'harmonie imitative :

I, 268-269
In tanto rerum strepitu mundique fragore
cum tremeret totus uariis rumoribus orbis

II, 102 *Ingeminat strepitus agitantque tonitrua nubes*

IV, 477
Quae te tanta quies tenuit ?

479-480
Iam Bellona furit, sed adhuc exspectat inermis
imperium tua turba tuum...

X, 19-20
solito mare blandius undis
imperat, et tumidi tenuere silentia fluctus

II, 493-497
Concurrunt acies ; Persae, clamore soluto,
horrisonis uexant tenues ululatibus auras,
classifica terrifico distringunt arua boatu,
fit sonus utrinque, et lituis illiditur aer,
et referunt raucos montana cacumina cantus

Il apparaît de façon évidente au lecteur le moins averti que le poète imite en cela les auteurs de l'époque classique, Virgile et Lucain principalement, auxquels il emprunte beaucoup de mots et de tours ; mais l'examen détaillé de cet aspect du problème nous entraînerait trop loin pour qu'il puisse être question de le faire ici.

b) Bien entendu, les distinctions que je viens de faire peuvent paraître un peu artificielles ; la séparation entre ces diverses catégories n'est pas nettement tranchée. Mais, en tout cas, ces divers emplois de l'allitération attestent chez Gautier la tendance à la pratique, qui va parfois jusqu'à l'excès, des effets de style fondés sur le jeu des sonorités.

– On notera en premier le recours fréquent au polyptoton, c'est-à-dire à la répétition d'un même mot sous des formes grammaticales diverses ; cela peut servir notamment à marquer fortement une antithèse :

I, 227-228 *et quae maxima dudum*
crescere non poterat, uehemens audacia creuit

IV, 558
Velle licet liceat, sed non audere licebit

III, 23-24
Occidit occisus, largoque foramine manans
purpurat arua cruor...

Cela se résout aussi en simple jeu verbal dont le rendement rhétorique est incontestable :

VII, 297

Magnus et in magno dominetur Maximus orbe [21]

– Plus souvent, le procédé prend la forme, non du polyptoton, mais de la simple paronomase, ce qui accentue encore le caractère de gratuité de cette jonglerie verbale :

I, 114 *Curritur in facinus, nec leges curia curat*

III, 219

It celer, et partas partitur partibus aequis

227

Extorquent torques et in aures perdidit auris

195-196

Dum dubitat fugiatne pedes, seseue laboret
perdere ? Perdiccas iaculum iaculatur...

IV, 386-387

Sideraque noctis obscurans, solaque solis
solius radiis indignans cedere...

532

Dumque monet, munitque suos, dum pectora
dictis

V, 77 *Inclytus ille Clytus...*

L'excès que j'évoquais à l'instant apparaît particulièrement lorsque de tels effets sont accumulés :

III, 38-43

Quadrupedi quadrupes, armoque opponitur armus,
pectora pectoribus, orbisque retunditur orbe,
thorax thorace et gemit obruta casside cassis.
Nec mora poplitibus ambo cecidere remissis
uectores uectique simul, similesque peremptis
exanimes iacuere diu...

Le cas de III, 324-328 et 334-335, passage dans lequel est décrit le massacre de la population de Tyr après la prise de la ville est particulièrement remarquable :

Et labi sine labe fuit, non cedere, caedi,
caedereque et caedi dum non caedantur inulti.
Occurrunt, et materiam ferientibus affert
gens deuota neci, feriunt, feriuntur et ipsi
dumque necem patiuntur, agunt ad utrumque parati
.....
Aut didicit prior, aut docuit. Sic ergo tot annis
indomitam indomitus domuit Macedum furor ur-
bem.

B. Ces observations sont-elles de nature à justifier le jugement, signalé plus haut, de Carlo Giordano, selon lequel Gautier est plus un habile versificateur qu'un poète. Je ne le pense pas. Sans nier ce qu'il peut y avoir d'artificiel et de purement rhétorique dans son œuvre, il convient aussi de mettre en valeur ce qui donne à la poésie de l'auteur de l'*Alexandréide* «cette aisance classique digne de l'humanisme» dont parle le P. de Ghellinck. Il ne saurait cependant être question, sur ce point également, de me livrer à une analyse complète et minutieuse du poème ; la nature de cet exposé m'impose de me limiter à quelques observations.

1. Je soulignerai en premier lieu la structure très classique de l'ensemble des hexamètres [22] ; cela se remarque en particulier au fait qu'ils sont jalonnés uniquement par les césures traditionnelles P (penthémimère), T (trihémimère) H (hephthémimère), ces deux dernières étant généralement utilisées sous la forme d'une césure double T H ; en revanche, la césure trochaïque 3ème (F), héritée des Grecs, est aussi rare et exceptionnelle que chez les poètes de l'époque classique latine. Ces césures sont marquées le plus nettement par une ponctuation ou une articulation syntaxique, bien sûr :

III, 131 *Hic dolor, hic gemitus ; perit acris utrinque iuuentus*

II, 177 *Tisiphone horridior, monstroque cruentior omni*

IV, 259 *Virgo concipiet. Hic sub Ioachim Ieremias*

IV, 299 *Vix potuit Macedo, quin excitus ordine rupto*

mais aussi, toujours suivant le processus le plus classique, par une répartition de part et d'autre de la césure en groupes syntagmatiques cohérents :

II, 72 *Faucibus angustis gemini confinia Ponti*

II, 105 *Axibus auratis argentea praetulit ara* [23]

IV, 448 *Rore papauereo respersa medullitus ossa*

VI, 319 *Quam sincera fides sinceros inter amicos*

ou par l'opposition à un premier hémistiche de structure plus lâche d'un deuxième plus cohérent sur le plan syntagmatique, principalement par l'association d'un adjectif et d'un substantif encadrant un troisième mot, le plus souvent un verbe :

II, 95 *Gressibus, accelerans pauidum praeuertere regem*

II, 148 *Purus et illimis, mediam perlabitur urbem*

III, 440 *quas aditurus erat, fumantesque inuenit agros*

De la même façon, la césure double T H est marquée par une unité syntaxique centrale :

I, 201 *Et totum, si fata sinant, coniurat in orbem*
II, 61 *Mane nouo, numerantur oues, quas anxia sortis*
III, 195 *Dum dubitat, fugiatne pedes, seseue laboret*
VI, 36 *Militiae, mutanda ratus, castrensia certos* [24]

ou par un groupe syntagmatique ; dans cette catégorie, il faut relever le cas, extrêmement fréquent chez Virgile, de deux mots associés par *-que* (ou *-ue*, *-ne*) : il s'agit souvent d'un substantif et d'un adjectif qui le qualifie :

II, 27 *Lora tibi, teretemque pilam, forulosque capaces*
III, 69 *Sternit equo, profugumque equitem, restaurat in arma*

autres formes :

IV, 532 *Dumque monet, munitque suos, dum pectora dictis*
V, 315 *Belides, dubiusque stetit, stratumne furenti*
VI, 174 *Praedantes, hostisque loco, truncatur amicus*
VIII, 436 *Inuenias, Scythiamque tibi, quae libera semper*
IV, 540 *Ne capiat sermone suos, rex imperat illum*

En revanche, la césure est plus rarement marquée, comme c'est le cas surtout chez les poètes d'époque impériale, par un rapport entre adjectif et substantif situés à la fin de chacun des hémistiches [25] :

P I, 436 *Hinc ubi uernantes cereali gramine campos*
III, 412 *Cogit ab incepto mentem desistere uoto*
IV, 485 *Exonerata graues posuissent pectora curas*
TH IV, 327 *Magnanimum timuisse ducem, uocat ergo Quirites*
X, 132 *Tartareum penetrare chaos, belloque subactis*

2. Notre poète sait aussi user de la variété dans l'emploi des césures qui permet de donner de l'ampleur et du dynamisme à une période, ce qui va tout à fait dans le sens des tendances stylistiques de Gautier ; un bon exemple nous en est fourni par le début même du poème :

Gesta ducis Macedum, P *totum digesta per orbem*
quam large dispersit opes, H *quo milite Porum*
uicerit et Darium, P *quo principe Graecia uictrix*
risit et a Persis P *rediere tributa Corinthum*
Musa refer : T *qui si senio* H *non fractus inermi*

pollice fatorum, P *nostros uixisset in annos*,
Caesareos numquam P *loqueretur fama triumphos*,
totaque Romuleae P *squaleret gloria gentis*

On remarquera au v. 7 un autre fait qui contribue aussi à l'ampleur du discours : le vers est encadré après un adjectif et un substantif se rapportant l'un à l'autre (*Caesareos... triumphos*) [26] ; autres exemples :

V, 431 *Insignemque olim tot regum laudibus urbem*
VII, 79 *Captiuumque trahit currus angustia regem*
VIII, 39 *Communem pariat a tanto principe prolem*

3. Il convient également de souligner que Gautier de Châtillon a parfaitement saisi la valeur et la subtilité de certaines structures métriques virgiliennes et les a utilisées à bon escient. J'en donnerai un exemple significatif : l'emploi devant la césure médiane penthémimère d'un terme articulatoire, disposition qui donne de l'ampleur au vers [27] :

III, 375-376
aestuque perenni
marcescit regio, et steriles moriuntur arenae
III, 537-538
spreto moderamine uatum
imperium subit, et regum contemnit habenas.
V, 82
Ter gemitum dedit, et repetita medullitus alto
VII, 160-161
Horruit aspectu et gelido labefacta pauore
pectora monstriferae tremuerunt conscia culpae [28]

4. L'ampleur qui caractérise d'une façon générale le style de Gautier de Châtillon fait qu'il use abondamment de procédés de rejet et de contre-rejet ; les textes que j'ai reproduits sous d'autres rubriques en donnent suffisamment d'exemples pour qu'il me paraisse superflu d'insister sur ce point ici. Mais ce qui est particulièrement significatif de la manière de notre auteur par rapport à la poésie épique classique, c'est la relative liberté avec laquelle il place une ponctuation ou une articulation syntaxique sensible dans la clausule [29], certains de ces emplois ayant une valeur stylistique certaine ; ainsi :

II, 64-65
At prior in Magnum Darii congressus, et acris
pugna...
IV, 63-64
Quod mihi iam tolli si praefinistis, et a me

transferri fati iubet imperiosa uoluntas

V, 283-284

Aeger in aduersis animus sapientis, et aegre
consulit ipse sibi...

V, 354-355

Dumque reducuntur equites in castra, repente
uallibus emergens Persarum apparuit agmen

VII, 520-521

Tot amnes

tot iuga transistis, tot proculcastis hiatus

Certains mots se trouvent de cette façon mis en relief en fin de vers :

II, 14-15

superbo

intonat ore minas Darius...

II, 32-33

duris

affligant poenis

Il peut s'agir d'un simple terme pronominal :

VI, 239-240

Quem fastidit homo, non uere diligit : ille
uerus amor...

III, 65-66

Et Dimus incutiunt hastas lateri, manet ille
immotus

IV, 446-447

expulso curarum examine, totus
principis incubuit castris...

VI, 111-112

nullum

esse locum ueniae

Il n'est pas rare non plus qu'il s'agisse de termes grammaticaux et qu'il y ait alors seulement rupture de la coïncidence vers-phrase pour donner plus d'ampleur à la période :

VI, 13-14

Aspice quam mitis dictet ius gentibus : ut quos
hostes in bellis habuit, cognoscat in urbe

VI, 29-30

Ter deni tenuere dies et quattuor, unde
terrarum domitor exercitus ille... [30]

Trois vers se terminent sur le peu harmonieux *si sic* :

I, 182-183

Nec meminisse uelis odii post uerbera ; si sic
uixeris, aeternum extendes in saecula nomen [31]

5. Notons que Gautier use également, avec un peu plus de liberté que les Latins de l'époque classique, de la ponctuation ou de la diérèse bucoliques [32], mais il ne manque pas d'exemples où le procédé est utilisé avec autant de maîtrise que par Virgile [33] ; voici quelques exemples significatifs :

I, 383

Laetitia damnante moram iubet. Ocius illi

IV, 19-20

Post raptum semel hanc inspexerat ; at pretiosa reginae species...

IV, 80-81

Haud secus ac genitor curam geris, omine fausto reginas dicis...

VI, 495

Narbasanes, inquit, et Bessus, Maxime regum

VIII, 421

Eminus obruimus inimicos, cominus hasta

Il arrive même que l'on puisse en trouver dans deux vers consécutifs :

V, 221-222

Bracchia diffudit Deus horrifer : Ocius, inquit,
labere, chara soror, Macedumque, i, nuntia regi

Je signalerai en dernier lieu, parce qu'il constitue une curiosité, le cas suivant :

II, 304-305

More tamen ueterum seruato, regia coniux
et soror, et proles, in castris fata sequontur

Il est en effet une interprétation originale des vers de Virgile, *Aen.* I, 46-47 :

quae diuom incedo regina Iouisque
et soror et coniunx... [34]

La préférence accordée par Gautier aux ponctuations et articulations dans la clausule, ainsi qu'à la ponctuation et à la diérèse bucoliques peut être mise en évidence par le tableau suivant qui rassemble les données chiffrées d'une comparaison du livre IV de l'*Alexandréide* avec le chant IX de l'*Énéide* et le livre VI de la Pharsale :

	Alexandréide IV 593 vers		*Énéide* IX 818 vers		*Pharsale* VI 830 vers	
Ponctuations dans la clausule	54	9,10 %	14	1,71%	36	4,33 %
Ponctuation ou diérèse bucolique	16	2,69 %	12	1,46%	6	0,72 %

Il est clair que Gautier est plus proche en ce domaine de Lucain que de Virgile, mais qu'il est de toute façon moins rigoureux que chacun d'entre eux.

*

Je me suis principalement efforcé de montrer, à propos de quelques points particuliers touchant à la stylistique et à la métrique, que l'art de Gautier n'est certes pas à mettre sur le même plan que le modèle idéal que constitue Virgile, mais qu'il peut se ranger fort honorablement parmi les épigones de ce dernier. Dans mon article du *B.A.G.B.*, j'avais relevé plusieurs passages qui sont de véritables morceaux de poésie, par exemple dans le livre I la scène qui évoque le départ d'Alexandre pour son expédition et où s'exprime de façon émouvante le regret qu'a le héros de quitter son pays (I, 359-374), une belle description de l'aurore, qui comporte des aspects conventionnels, certes, mais dans laquelle se manifeste un sentiment de la nature qui n'est pas tellement courant dans la littérature médiévale (I, 427-441) ; au début du livre III (1-10), un récit de bataille riche en images et en sonorités, au livre V (457-469) un tableau de la splendeur et de la magnificence de Babylone ; on peut encore ajouter VII, 240 sq. l'évocation pleine de charme d'une fontaine champêtre, qui prend son inspiration plus chez Horace que chez Virgile. Il est facile aussi de trouver des vers isolés qui sont de véritables réussites sur le plan de l'art.

Par conséquent, quelle que soit l'étendue de la dette de Gautier de Châtillon, en tant que poète épique, à l'égard de ses modèles latins, il faut se rappeler non seulement que cette imitation est conforme à la tradition du genre épique, mais qu'elle correspond à un comportement normal en matière d'imitation dans l'Antiquité. Je pense que ce problème a été, en ce qui concerne

notre poète, mal posé et traité de façon tout à fait insuffisante ; il ne suffit pas de constater des rapprochements, plus ou moins justifiés, et d'en faire un catalogue [35] ; il faudrait étudier en détail la portée de cette imitation et la manière dont elle a été faite. En tout cas, ce n'est sans doute pas seulement une question de correspondance plus ou moins directe entre deux poètes épiques, et je vais essayer de la montrer par un dernier exemple sur lequel je terminerai. L'*Alexandréide* s'achève sur trois vers qui constituent en quelque sorte la signature de l'auteur :

X, 467-469 *Cum tamen exuerit mortales spiritus artus*
uiuemus pariter, uiuet cum uate superstes
gloria Guilhelmi, nullum moritura per aeuum

Ils comportent un mouvement rhétorique qui devait plaire au poète, car il les a déjà auparavant utilisés deux fois avec de légères variantes :

VI, 508-510 *Carmina nostra leget, nunquam Patrona tacebit*
Gallica posteritas, uiuet cum uate superstes
gloria Patronis, nullum moritura per aeuum

VII, 344-347 *Te tamen, o Dari, si quae modo scribimus, olim*
sunt habitura fidem, Pompeio Francia iuste
laudibus aequabit, uiuet cum uate superstes
gloria defuncti, nullum moritura per aeuum.

Ni Giordano, ni Christensen ne signalent pour ces vers de correspondants antiques et, même, le deuxième de ces auteurs met ces trois passages au compte des parties originales du poème. Mais, pour ma part, j'ai été frappé par la possibilité d'un rapprochement avec un texte auquel, fort légitimement d'ailleurs, nul n'avait encore songé : c'est l'éloge que fait de Cicéron, après son exécution, l'historien Velleius Paterculus (II, 66, 5) et qui commence ainsi : *Viuit uiuetque per omnem saeculorum memoriam...* Une filiation directe de Velleius à Gautier est impensable, puisque l'unique manuscrit qui nous a transmis le texte de l'historien n'a été découvert qu'en 1515 par l'humaniste Beatus Rhenanus. Les vers du poète médiéval traduisent une pensée et comportent un mouvement rhétorique auquel il est possible de trouver dans la littérature latine d'autres équivalents moins proches : Plaute, *Trin.* 55-56 : *Immortalis est ; / uiuit uicturaque est* ; Cic., *Cat.* I, 4 : *Viuis, et uiuis non ad deponendam, sed ad confirmandam audaciam* ; Lucain, VII, 596 : *Viuat et, ut Bruti procumbat uictima, regnet.*

Mais c'est avec Ovide que le rapprochement est le plus convaincant, et principalement avec les deux textes suivants :

Her. XI, 61-62 ... *Viue, soror, soror o carissima, aisti,*
uiue nec unius corpore perde duos

Tr. I, 3, 101-102 *Viuat et absentem, quoniam sic fata tulerunt*
uiuat et auxilio subleuet usque suo [36]

Or, il existe un certain rapport entre Ovide et Velleius Paterculus. Ce dernier appartenait au cercle littéraire des Vinicii, dont l'importance, au début de l'empire, fut assez considérable, à l'instar de celle qu'eut le cercle de Mécène [37] ; il a dédié son ouvrage à M. Vinicius, cons. en 30 et en 45 après J.-C., et qui devait épouser l'une des filles de Germanicus, Iulia Livilla ; son père, P. Vinicius, cons. en 2 après J.-C., fut, au témoignage de Sénèque le Rhéteur qui donne plusieurs spécimens de ses déclamations [38], un rhéteur de grand talent [39] et un amateur de littérature qui appréciait particulièrement Ovide [40]. Les vers de Gautier peuvent donc être finalement attribués à l'inspiration ovidienne ou, en tout cas, à celle de la rhétorique du 1er siècle dont l'influence sur notre poète est peut-être plus considérable qu'on ne l'a décelé jusqu'ici.

J'espère en tout cas avoir montré par ces quelques observations que les jugements favorables qui ont été portés sur Gautier de Châtillon comme poète épique sont tout à fait justifiés et que, dans l'histoire de cette poésie et de ses prolongements dans le Moyen-Age français, il tient une place importance et mérite à ce titre toute notre attention.

J. Hellegouarc'h
Université de Paris-Sorbonne

NOTES

1 J. HELLEGOUARC'H, «Un poète latin du XIIème siècle : Gautier de Lille, dit Gautier de Châtillon», *B.A.G.B.*, 1967, p. 95-115.

2 Sur les problèmes de la datation du poème, cf. *ibid.*, p. 107.

3 J. De GHELLINCK, *L'essor de la littérature latine au XIIème siècle*, 2ème éd., Bruxelles – Paris, Desclée de Brouwer, 1954, p. 435.

4 *Ibid.*, p. 432.

5 *Ibid.*, p. 435.

6 C. GIORDANO, *Alexandreis, poema di Gautier da Châtillon*, Naples, 1917.

7 *Ibid.*, p. 179.

8 *Ibid.*, p. 180.

9 *Ibid.*, p. 192. Jugement analogue de B. HUREAU, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, Paris, Imprimerie nationale, tome XXIX, 1891, qui (p. 3, note), dit, parlant de Gautier «le versificateur pompeux, élégant et même raffiné, à qui nous devons le *chef-d'œuvre métrique* (c'est moi qui souligne) du XIIème siècle».

10 *Op. cit.*, p. 435.

11 *Insula me genuit, rapuit Castellio nomen / Perstrepuit modulis Gallia tota meis* ; cf. aussi le texte de la Préface (*Epistola auctoris*) de l'*Alexandréide* : *Non enim arbitror meliorem me esse Mantuano uate, cuius opera mortali ingenio altiora carpsere obtrectantium linguae poetarum, ac mortuo derogare praesumpserunt, quem, dum uiueret, nemo potuit aequiperare mortalium.* Les textes de Gautier de Châtillon cités dans cet exposé sont ceux de la *Patrologie* de Migne, tome CCIX, p. 463-574.

12 F. NOVATI, «Un poème inconnu de Gautier de Châtillon», *Mélanges Paul Fabre*, Paris, 1902, p. 265-278.

13 Cf. C. GIORDANO, *op. cit.*, p. 26 sq.

14 J. De GHELLINCK, *op. cit.*, p. 435.

15 Cf. E. MALCOVATI, *M. Annaeo Lucano*, Milano, Hoepli, 1947, qui note, p. 120, que Gautier de Châtillon prête au roi de Macédoine les traits du César de Lucain.

16 Peut-être en pensant au vers d'Horace, *Sat.* I, 5, 100 : *Credat Iudaeus Apelles* ?

17 Cf. encore I, 184-201 : éducation d'Alexandre ; V, 324-343 : épuisement des Perses au cours de leur fuite ; III, 225-240 : scène de pillage et de vol.

18 C'est l'équivalent des très fameux vers de Corneille, *Le Cid*, vv. 405-406 : «Mais aux âmes bien nées / La valeur n'attend point le nombre des années».

19 Cf. Juvénal, *Sat.* VIII, 20 : *Nobilitas sola est atque unica uirtus* ; sur ce thème dans la littérature latine, cf. J. HELLEGOUARC'H, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, 2ème éd., Paris, Belles Lettres, 1972, p. 242-244.

20 Cf. J. HELLEGOUARC'H, *Les structures verbales de l'hexamètre dans les «Annales» d'Ennius et la création du vers épique latin*, à paraître dans *Latomus*.

21 L'emploi de *Magnus* par Gautier dans l'ensemble de son poème est certainement en rapport avec la pratique de Lucain ; mais de tels jeux verbaux ne se trouvent pas chez ce dernier ; on peut tout au plus citer V, 14 : *non Magni partes, sed Magnum in partibus esse* ; mais le procédé est tout de même fort différent.

22 Sur l'ensemble des problèmes relatifs à la prosodie et à la structure des hexamètres de Gautier de Châtillon, cf. l'exposé général, mais très sommaire, de H. CHRISTENSEN, *Das Alexanderlied Walters von Châtillon*, Halle, 1905, p. 56-75.

23 Vers particulièrement intéressant, puisque, au principe de cohérence que constituent pour chaque hémistiche les groupes syntagmatiques se superpose un autre principe de cohérence propre à l'ensemble du vers et qui est l'allitération : cf. *supra*.

24 Cf. encore III, 210 ; 267 ; 461 ; VIII, 439 ; X, 197.

25 D'après H. CHRISTENSEN, *op. cit.*, p. 68, il y a d'autre part rime entre les hémistiches d'un vers à césure P 425 fois dans l'ensemble de l'*Alexandréide*, soit 7, 8 %, contre 6 % environ dans *Aen.*, 10 % dans OV., *Met.* I et 11 % dans *Met.* XV.

26 Sur la valeur stylistique de ce type de vers, cf. T.E.V. PEARCE, «The enclosing word-order in the latin hexameter», *Class. Quart.* LX, 1966, p. 140-175 ; 298-320.

27 Cf. J. HELLEGOUARC'H, «Sur un type de vers virgilien : *Vela dabant laeti et spumas salis aere ruebant* (*Aen.* I, 35)», *Rev. ét. lat.*, XL, 1962, p. 236-250.

28 Autres exemples : III, 447 ; IV, 351 ; 366 ; VI, 541 ; 545 ; X, 256.

29 C'est-à-dire la partie métriquement fixe de l'hexamètre constituée par les deux derniers pieds : Gautier de Châtillon n'utilise jamais l'hexamètre spondaïque.

30 Cf. encore VIII, 141 : *quibus ante / tot bona contuleram.*

31 Autres occurrences : I, 289 ; X, 352.

32 La ponctuation bucolique est celle qui intervient entre les pieds IV et V ; je donne le nom de diérèse bucolique aux cas où il y a une certaine séparation syntaxique, sans ponctuation à proprement parler, en cette position.

33 Sur les aspects stylistiques de cette disposition, cf. J. PERRET, «Ponctuation bucolique et structure verbale du IVème pied», *Rev. ét. lat.* XXXIV, 1956, p. 146-158 ; R. LUCOT, «Ponctuation bucolique, accent et émotion dans l'*Énéide*», *Rev. ét. lat.*, XLIII, 1965, p. 261-274 ; J. HELLEGOUARC'H, «La ponctuation bucolique dans les *Satires* de Juvénal. Étude métrique et stylistique», *Mélanges R. Fohalle*, Liège – Gembloux, Duculot, 1970, p. 173-189.

34 Il est à observer que ces vers sont imités plus directement par deux fois :
III, 235-236 *Tota domus Darii, genitrix et regia coniux*
et soror et natus...
IV, 37-38 *uerum tua nobilis illa*
et soror et coniux...

35 C'est ce qu'ont fait C. GIORDANO, *op. cit.*, p. 169-171, qui recherche uniquement les rapports avec Virgile (beaucoup de références sont d'ailleurs fausses) et H. CHRISTENSEN, *op. cit.*, p. 195-211, dont la recherche s'applique aussi à Ovide, Stace, Claudien, Horace, Silius Italicus, Juvénal, mais est, dans le détail, plus sommaire.

36 Cf. encore *Her.* XI, 127-128 ; *Fast.* IV, 416 ; V, 412 ; *Pont.* I, 9, 24.

37 Cf. F. DELLA CORTE, «I giudizi letterari di Velleio Patercolo», *Riv. di Filol. e d'Istr. class.*, XV, 1937, p. 154-159.

38 SEN. Rh., *Contr.* 1, 2, 3 ; 7, 6, 11 ; 10, 4, 25.

39 *Ibid.* 7, 5, 11 : *Vinicius exactissimi uir ingenii, qui nec dicere res ineptas nec ferre poterat.*

40 *Ibid.* 10, 4, 25 : *Summus amator Ouidi.*